

Races autochtones pyrénéennes et montagne : un exemple concret, la Castillonnaise

Photos et texte: Copyright – B.Besche-Commence 2007

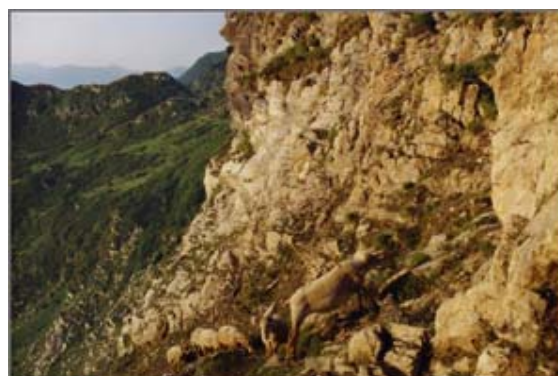
Contact : bbeschecommenge@orange.fr

Cette estive, située en Ariège, est uniquement dédiée, depuis plus de 20 ans, à la relance de la race castillonnaise, aucune autre race ovine n'y est autorisée ce qui a permis de préserver la génétique des troupeaux.

Le Bureau des Ressources Génétiques (BRG) classe la race comme “primitive”, stade de sélection situé juste entre “sauvage” et “standardisé”: c'est à dire que les formes de sélection anciennes de la race ont préservé une grande variabilité génétique dans cette population, proche encore du sauvage, et cette variété a été maintenue dans les formes modernes de sélection, atout majeur pour la biodiversité animale. Cette caractéristique est exceptionnelle, y compris pour les races rustiques autochtones.



- 1 = Crête entre 2100 et 2500 mètres
- 2 = sous la crête, pierrier et combe à trèfle alpin
- 3 = cabane, 1400 mètres
- 4 = autre combe, masquée par la crête à l'ombre



Un des passages difficiles entre la cabane et la combe 2

Le troupeau est tenu selon le très ancien système que les anciens dont je recueillais les Savoirs zootechniques dans les années 70, 80, définissaient ainsi: “en semi-liberté, c'est là qu'elles sont bien et c'est là qu'elles profitent”. Les bêtes ne sont pas gardées en permanence mais surveillées et orientées en fonction de l'état des pâtures, et d'un calendrier d'occupation des sols variable en fonction des années climatiques et de l'état de l'herbe. Elles ne pâturent jamais groupées mais en “escabots” dispersés, entre une dizaine et deux cents têtes au maximum, ce qui leur permet, sur cette estive difficile, de tirer profit de toutes les micro-zones pâturables sans exercer aucune surpression sur aucune d'entre elles.

Les travaux contemporains montrent comment ce système a contribué à créer et continue à maintenir la biodiversité végétale des montagnes, jusqu'à haute altitude. Des chercheurs espagnols de l'Institut Pyrénéen d'Ecologie de Jaca ont même démontré comment cette présence ovine était favorable aux isards: “Ces pâtures sont préservés grâce à l'activité des brebis, et fournissent aux isards une ressource très nutritive à des moments clés de leur cycle vital (par exemple, dans les dernières semaines de gestation, quand leurs besoins énergétiques sont les plus élevés)”, conclusion de “El papel de los herbívoros en la conservación de los pastos”, Ecosistemas, revista científica y técnica de ecología y medio ambiente – Año XI, n°3, 2002.

Ce mode de surveillance souple se retrouve sur toute la chaîne pyrénéenne, à date ancienne: au XIX^e s. certaines communes font même obligation de ne pas regrouper les bêtes et fixent le maximum autorisé pour chaque *escabot*, toujours entre 120 et 150 bêtes. Pour la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées), un procès de 1521 permet de se rendre compte que l'on est déjà dans la même fourchette: sur la montagne de Gaube: 231 éleveurs-bergers pour 10.303 bêtes, tous cheptels confondus ; le document permet de calculer le ratio suivant : une personne pour 111 brebis ou chèvre, une pour 20 vaches, quant aux chevaux ils sont déjà laissés en liberté totale. Rien à voir avec le système de pâturage regroupé et de regroupement nocturne vendu avec le « planours ».

Le discours des associations militant en faveur des importations d'ours qui reprochent aux éleveurs actuels de ne plus travailler « comme autrefois », repose soit sur l'ignorance, soit sur le mensonge.

A l'inverse de la « *semi-liberté* », la système regroupé était au XVIII^e s. déjà, celui des grandes entreprises industrielles de transhumance venues de l'Aragon et qui utilisaient, l'été, les pâturages de Gavarnie au nom de très anciens droits toujours en vigueur aujourd'hui. Et l'on a là aussi la preuve que cette conduite en masse était loin d'être la plus efficace. Fin XVIII^e siècle, le célèbre Ramond (le premier à atteindre le sommet du Mont-Perdu), dans ses *Carnets Pyrénéens* (1792-1795) note en effet à propos de ces pâturages, entre Gavarnie et Vignemale:

« Ces pâtres espagnols ne font ni beurre, ni fromage, mercenaires aux gages de riches propriétaires de l'Aragon, ils conduisent en nomades d'innombrables troupeaux de moutons élevés particulièrement pour leur laine, quelques vaches pour faire des élèves /= des veaux, que leur mère élève en les faisant têter/, des juments avec leurs poulains, des chèvres enfin dont le lait sert à leur nourriture avec de très beaux pains de leur pays et la chair des moutons qui se précipitent ça et là du haut des rochers. /.../ Les bergers français /.../ perdent bien moins de bétail parce qu'ils en ont moins et les conduisent moins haut /.../. »



Détail de 2 = le bas du pierrier (1900 m.) et la partie basse des crêtes (2100 m +/-). A gauche, quelques brebis pâturent dans la combe. A droite, jeune bélier castillonnais sur le mamelon d'où je prends le cliché précédent.

Le muret à gauche de la grosse roche est un « *moulleidè* » : au début du XX^e s. encore on y rassemblait le soir les brebis pour les traire, puis les éleveurs-bergers redescendaient à la cabane porter ce lait qui, mêlé à celui des vaches, servait à fabriquer un fromage mixte. Les bêtes ensuite restaient seules et se dispersaient pour la nuit. Elles gagnaient alors les crêtes, nous allons le voir.

Dans le fond les falaises de Cap Nere : une partie du troupeau dort souvent sur la pelouse que l'on devine à droite du sommet et sur celle de l'autre versant (2100 à 2200 mètres). En période de forte chaleur, c'était le cas lorsque j'ai pris ces photos, cela permet aux bêtes de manger à la fraîche : très tôt le matin dès l'aube, très tard le soir et en début de nuit. La chaleur s'accumule dans la combe, la crête est toujours ventée le soir, aucune brebis ne reste dormir dans le creux, toutes montent à la recherche de cette fraîcheur nocturne.

Des archives permettent, depuis la fin du XVIII^e s., de reconstituer ce fonctionnement des troupeaux, il s'agit de conflits entre cette estive et la voisine, sur l'autre versant : la pression démographique de cette époque faisait qu'il y avait alors de nombreux troupeaux différents, venus des deux côtés, à passer ainsi la nuit en crête,

mais chacun sur la partie propre de son territoire. Au petit matin par contre, lorsqu'elles se dispersaient, les bêtes risquaient de se mélanger ; cela obligeait alors les éleveurs-bergers des deux communes à monter à plusieurs en crête à la fin de la nuit, dans le noir : près de 800 mètres de dénivelé, raide, accidenté.

La pression démographique diminuant, dès les années qui suivirent la guerre de 14-18, une plus grande souplesse devint possible, mais il y avait encore suffisamment de monde dans les cabanes pour que, très tôt, de chaque côté, un éleveur puisse être là-haut avant la dispersion.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui, un seul éleveur-berger et un aide-berger assurent la surveillance sur ce versant ; de l'autre côté, un seul tout petit *escabot* est encore présent que son propriétaire vient voir une fois par semaine, entre deux coupes de foin. Mais c'est aussi un troupeau de castillonnaises, et lorsque les troupeaux se mélangent cela n'a aucune incidence sur la sauvegarde de la race.



Ce « *gravèr* » (grabè = long pierrier de roches et graviers) est le pierrier raide dont on voit une petite partie sous les crêtes de la photo précédente. Ce jour là (fin juillet), il est déjà surchauffé à 9 h du matin. Chaque année, les mêmes très petits *escabots* de brebis, ou leurs filles, viennent cueillir les rares herbes fines presque invisibles entre certaines pierres. Elles y sont acharnées. Lorsque l'éleveur-berger rassemble le troupeau qui mange, autour, dans la combe bien plus propice en apparence, il faut envoyer le chien pour les faire revenir ! Ceux qui les rassemblent disent alors, tous, et presque chaque fois : « *elles ont leur idée, c'est comme nous, il faut les laisser vivre !* » Il arrive d'ailleurs qu'on laisse à leur acharnement ces *escabots* alors qu'on descend plus bas le reste du troupeau, ou l'envoie vers une autre combe (4 sur la photo 1). Pas de souci : on est sûr que le lendemain ils seront encore à proximité.

De la mère à la fille, cette forme d'apprentissage du milieu est un élément fondamental de la conduite des troupeaux et de leur adaptation au milieu. Cette transmission est aussi un élément central de la conservation des races autochtones, il est souligné aussi bien par la FAO qu'un niveau national dans la Charte du BRG:

“Le maintien de la variabilité génétique des populations animales domestiques (mammifères, volailles) est réalisé pour l'essentiel in situ ou sur pied car les animaux sont utilisés le plus souvent pour la production. La gestion sur pied permet en outre la transmission des comportements sociaux acquis et hérités par apprentissage entre individus d'une même espèce.” (p.20 - Voir la charte sur le site du BRG. Cette charte est cosignée notamment par le Ministère de l'agriculture et celui de l'Environnement. Ce dernier semble l'avoir oubliée: les systèmes de garde qu'il vend avec le plan ours, sont l'antipode de cette transmission.)

On remarque des gentianes pourpres au milieu de cette sécheresse minérale. C'est exceptionnel, il n'y en a aucune alentour à cette altitude et sur un tel sol ingrat. On n'en trouve que plus bas, les dernières en altitude juste au dessus de la cabane, vers 1550 mètres. Leur présence si insolite ici s'explique : le fruit des digitales est une capsule dont la dissémination est épizoochore, ce qui veut dire que les graines sont transportées par les animaux, la laine joue ce rôle de vecteur. Lorsque les brebis montent vers les crêtes, certaines d'entre elles traversent les zones où poussent les dernières digitales au dessus de la cabane. Et ce sont elles qui ont ainsi transporté ces fleurs dans un site aussi exceptionnel pour elles. Elles y sont d'ailleurs plus basses, plus épaisses et leur couleur est beaucoup plus intense qu'en bas.

D'autres graines se disséminent par l'intermédiaire des excréments. Les travaux des écologues espagnols ont même montré comment le piétinement dispersé des brebis créait sur le sol des petites cavités où la rosée s'accumule, permettant ainsi la germination de graines sur des montagnes calcaires et sèches (études sur la zone aragonaise).

Races autochtones et modes de production durables, mode de surveillance du bétail, dispersion des bêtes sur terrains difficiles, variété de la flore, isards : on le voit, sur tous les plans de la biodiversité le système pyrénéen d'estive, après de longues années de marginalisation, se situe à nouveau au centre des préoccupations actuelles. L'étude espagnole sur les isards que nous avons citée résume ainsi l'intérêt majeur de cette forme extensive d'élevage :

« L'élevage extensif cherche sa nourriture là où elle se trouve et non pas à l'inverse, comme cela se passe avec les animaux en stabulation. Sur le plan écologique, le système est considérablement moins gourmand en énergie »